
Paul Josephson, et alii, An Environmental History of Russia

Laurent Coumel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8103>

DOI : [10.4000/monderusse.8103](https://doi.org/10.4000/monderusse.8103)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 468-473

ISBN : 978-2-7132-2441-6

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Laurent Coumel, « Paul Josephson, et alii, An Environmental History of Russia », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 55/3-4 | 2014, mis en ligne le 14 avril 2015, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8103>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Paul Josephson, et alii, An Environmental History of Russia

Laurent Coumel

RÉFÉRENCE

Paul JOSEPHSON, et alii, *An Environmental History of Russia*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013, 340 p.

- 1 Ce manuel est le premier du genre sur l'histoire des rapports entre société, pouvoir et nature dans le monde russe et soviétique au xx^e siècle (les périodes médiévale et moderne étant évacuées en quelques pages, le xix^e siècle à peine traité). Publié dans la collection pionnière (créée en 1990) « *Studies in Environment and History* », il s'adresse autant aux étudiants qu'aux chercheurs. Les premiers trouveront, en plus d'une synthèse de la recherche anglo-saxonne et de façon moins exhaustive russophone sur ces questions, des encadrés faisant le point sur un personnage ou un problème récurrent de l'histoire environnementale de la Russie-URSS. L'introduction expose de façon succincte les données géographiques et biophysiques d'un pays continent souvent ignoré comme tel dans les récits historiques ; l'interdisciplinarité de l'équipe d'auteurs montre ainsi sa pertinence. Les spécialistes regretteront en revanche l'absence de bibliographie organisée et surtout les défauts liés aux conditions d'une écriture collective visiblement accomplie dans l'urgence, sans travail de rédaction à la hauteur du projet. Si le découpage chronologique est on ne peut plus classique (par grandes périodes de direction du pays : Stalin, Hruščev, Brežnev et Gorbačev, en plus d'un premier chapitre regroupant l'époque moderne et le premier quart du xx^e siècle !), la mauvaise coordination entre les chapitres déroutent le lecteur, par des répétitions ou même des contradictions évitables. Autre signe d'un manque d'effort éditorial élémentaire : les coquilles et lourdeurs de style et la présence très fréquente, en notes de bas de page, de références incomplètes voire douteuses : adresses de sites internet sans autre indication de contenu, ni de date... ou référence à un courriel d'un chercheur extérieur à l'équipe, sans aucune autre mention de ses travaux sur le sujet évoqué (Nick

Baron sur l'impact environnemental du Goulag dans le Grand Nord). Les chapitres consacrés aux années 1960 et 1970 s'appuient presque exclusivement sur des articles de presse de l'époque, y compris des publications de *Radio Liberty* : des sources intéressantes certes, mais qui ne suffisent pas après plus de vingt ans d'accès aux archives centrales, régionales et locales de l'ex-URSS (sans oublier des recueils de documents¹ qui ne sont pas même cités) !

- 2 Il faut rendre justice aux auteurs et en particulier à Paul Josephson (rédacteur principal, comme indiqué p. 20) d'avoir posé, dès l'introduction, un objectif historiographique ambitieux : dépasser la vision caricaturale d'une URSS polluée et dévastée par un pouvoir jugé responsable d'« écocide », suivant un terme popularisé au début des années 1990². Car « l'exagération soviétique de la modernité nous dit quelque chose d'important non seulement en matière d'histoire russe, mais aussi de relation entre la nature et l'Occident » (p. 2). La mise en contexte international est ainsi un apport appréciable de l'ouvrage, qui rappelle entre autres que le Grand Plan stalinien de transformation de la nature de 1948, incluant la plantation de bandes forestières dans le but d'adoucir les conditions climatiques de la zone concernée (steppique et semi-steppique), a son pendant au ^{xx}e siècle, bien que d'envergure moindre, dans les États de l'Ouest américain (p. 119), et signale le faible poids des considérations environnementales dans le monde occidental au moins jusqu'aux années 1970. La spécificité de l'URSS n'est plus renvoyée au seul facteur idéologique (le socialisme marxiste-léniniste comme volonté de transformer l'homme et la nature) mais à son histoire complexe, y compris sociale et culturelle – les sciences et leur développement jouant un rôle de premier plan dans le destin et la prise en compte de l'environnement en Russie, de la création des premières réserves naturelles à la fin du tsarisme jusqu'au décollage du mouvement écologiste dans les années 1960, 1970 et surtout 1980, de la planification de l'exploitation des ressources dictée par la guerre totale dès 1915 (naissance de la Commission d'exploration des forces productives, KEPS) aux ravages environnementaux de la « construction du socialisme dans un seul pays ». Le rappel de ces filiations et héritages vise à comprendre pourquoi « peut-être en Union soviétique plus que nulle part ailleurs, les élites dirigeantes ont créé ou tenté de créer des paysages entiers au nom de la science et du progrès » (p. 7). Ceux qui cherchent à incriminer dans ce désastre la toute-puissance de l'idéologie seront déçus : ce n'est pas tant le « socialisme » que les impératifs économiques qui ont conduit à privilégier les solutions techniques les plus dévastatrices pour certains milieux et, accessoirement, leurs habitants. Même l'accident de Černobyl, outre le caractère instable du type de réacteur au graphite et la prétention de maîtrise de la nature propre à la technologie nucléaire, se produisit par suite d'une erreur des opérateurs voulant minimiser le coût d'une relance de la production d'électricité pour l'agglomération de Kiev.
- 3 La place des grands projets est prépondérante, proportionnelle à sa part dans l'impact du système soviétique sur les interactions entre hommes et milieux : grands barrages, canaux pharaoniques, ligne ferroviaire du BAM (Magistral Bajkal-Amur) sont décrits à l'aune de leur coût écologique et sanitaire. Si le lecteur déjà familier de la chronologie pourra, grâce à l'index, retrouver les pages qui l'intéressent ponctuellement, une approche par thèmes ou par problèmes aurait permis de vérifier de façon bien plus convaincante l'inscription de l'expérience russe-soviétique dans un contexte mondial, et dans un temps long. Ainsi, la mise en valeur des régions steppiques au ^{xx}e siècle, source de catastrophes à partir des années 1950, dont l'assèchement de la mer d'Aral et

la désertification de ses alentours, fut proposée dès 1892 par le fondateur de la pédologie russe et mondiale Vasilij Dokučaeв, choqué par la famine provoquée, un an plus tôt, par une grave sécheresse – où l'on retrouve une loi paradoxale rappelée récemment par Joachim Radkau : la prise de conscience écologique n'est pas toujours bénéfique aux milieux naturels et la solution d'un problème entraîne souvent la création de nouveaux³. Les travaux d'irrigation des années 1930 furent, de même que la construction de Magnitogorsk et de la centrale sur le Dnepr (à l'époque la plus grande du monde), planifiés avec l'aide d'ingénieurs états-uniens. Klaus Gestwa a déjà rapproché, dans son ouvrage sur les grands chantiers soviétiques, malheureusement non mentionné ici, l'*US Army Corps of Engineers* et le Bureau of Reclamation de leurs équivalents soviétiques⁴.

- 4 En fait, l'Union soviétique a connu les mêmes paradoxes que bien des pays industrialisés au xx^e siècle, partagés entre la prise de conscience du caractère limité des ressources naturelles et les injonctions du profit à court ou moyen terme. Les bolcheviks furent à la fois capables d'appuyer les travaux d'un Nikolaj Knipovič visant la préservation des réserves halieutiques des fleuves et des mers intérieures, puis de construire d'immenses barrages hydroélectriques et de pratiquer des formes de pêche prédatrices à l'extrême. La Société panrusse de protection de la nature (VOOP) créée en 1924 fut à partir du Grand Tournant stalinien, comme l'a montré Douglas Weiner, le témoin largement passif de la lente dégradation des milieux et de la pollution croissante des villes comme des campagnes, pourtant un sujet de préoccupation des médecins⁵. Contrairement à une affirmation péremptoire et contredite par la suite de l'ouvrage (p. 112), ces « îlots de liberté » n'ont pas été détruits pendant la Seconde Guerre mondiale⁶. Le travail de recherche et de lobbying effectué dans d'autres instances (la Société de Géographie, la Société moscovite des naturalistes) a servi à relancer le mouvement environnementaliste pendant le dégel, marqué par l'affaire du Bajkal. Ici auraient pu être mentionnées d'autres initiatives relayées par les médias soviétiques à l'époque, comme le projet « Kedrograd », visant à créer les conditions d'une exploitation rationnelle des forêts de l'Altaj, soutenu par une partie du Komsomol et de l'opinion publique au début des années 1960. À l'ère brejnévienne, des réseaux militants semi-publics continuent d'être actifs dans un certain nombre d'institutions qu'on peut qualifier d'« amphibies »⁷. C'est le cas de l'Institut d'hydrométéorologie (Gidromet) et de plusieurs commissions qui préparent, voire préfigurent, le Comité de protection de la nature d'échelon fédéral créé en 1988 par Gorbačev pour tenter de répondre à la demande croissante de l'opinion publique naissante. Le Gidromet a fourni, dès la fin des années 1970, des rapports alarmants sur l'état de l'environnement restés secrets jusqu'à la démocratisation du pays en 1989-1990, en particulier sur la contamination résultant de l'accident de Černobyl.
- 5 Quelques affirmations nécessiteraient d'être étayées, mais elles ont le mérite d'ouvrir des pistes d'interprétation nouvelles : ainsi l'idée que la brève décentralisation khrouchtchévienne ait permis une meilleure prise en compte de l'environnement, malgré la censure des médias concernant en 1957 « les feux de forêt, les accidents industriels et militaires, la mortalité infantile ou la pollution radioactive » (p. 142) et la catastrophe provoquée par la mise en culture des « Terres vierges » à la même époque. Celles-ci furent dès le départ une illusion dans leur dénomination même : au Kazakhstan en particulier, ces sols étaient en fait déjà exploités depuis des siècles comme pâturages ou comme prés à foin. Le désastre qui résulta de leur mise en culture céréalière (chute des rendements en quelques années, érosion des sols, explosion des

mauvaises herbes) rappelle celui connu par les Grandes Plaines aux États-Unis dans les années 1930, ou « Dust Bowl ». L'affaiblissement de Hruščev, comme on l'oublie parfois dans des biographies focalisées sur les aléas du camp socialiste et de la politique étrangère, tint beaucoup à ce fiasco agricole, résumé par la blague soviétique suivant laquelle le Premier secrétaire avait « semé du maïs en Asie centrale, et l'avait récolté... en Oklahoma ». Sur le plan technique et scientifique, l'isolement du pays est alors relatif : comme l'indiquait déjà la littérature spécialisée publiée en URSS dans les années 1970, l'exemple des pratiques d'assolement au Canada inspira les chercheurs soviétiques pour restaurer les rendements kazakhs. Le chapitre consacré à la période brejnévienne en propose aussi une interprétation renouvelée, affirmant que « le développement de différents points de vue environnementalistes sous Brežnev [en particulier dans l'entourage de Kosygin] et la redécouverte des travaux de certains pionniers comme Vernadskij indiquent que l'équipe dirigeante était disposée à entendre une opinion experte favorable à une gestion rationnelle des ressources, même si les exigences du développement économique contribuaient à aggraver leur dégradation » (p. 243). Un passage intéressant porte sur la prise en compte des impacts environnementaux dans la théorie de la convergence par le groupe tchécoslovaque de Radovan Richta, un des intellectuels ayant préparé la parenthèse du « socialisme à visage humain » en 1967-1968, puis par Andrej Saharov. Les années 1970, qui voient la relance du chantier du BAM, voient ainsi progresser les arguments écologistes, même s'ils ne s'imposent véritablement qu'à la fin des années 1980 – avec en point d'orgue l'abandon du projet d'inversion des fleuves sibériens vers la mer Caspienne (et de la construction de plusieurs centrales nucléaires, pourrait-on rappeler).

- 6 En effet, c'est le moment gorbatchévien qui constitue, après le stalinisme, une seconde charnière de l'histoire environnementale de la Russie au xx^e siècle, même s'il a été préparé par toute une série d'événements et de processus dont l'impact sur les lieux et les pratiques de pouvoir russes et soviétiques reste largement à saisir. La mobilisation autour du Bajkal a pu jouer ce rôle de « mouvement national » (p. 226), du début des années 1960 jusqu'à la prise de sanctions contre plusieurs responsables de sa pollution en 1987. Un an plus tard, en janvier 1988, est adopté le décret « sur la refondation (*perestrojka*) radicale de la protection de la nature » instituant le *Goskompriroda* : malgré sa portée limitée, cette mesure constitue un tournant majeur en matière de gouvernance environnementale. Plus qu'un ministère, le nouveau comité d'État à la protection de la nature est chargé de veiller à l'application des normes mais aussi au bien-fondé de tous les projets économiques importants : un tel dispositif n'est-il pas unique parmi les grands pays développés à l'époque ? Après la fin de l'URSS, son influence décroît fortement en Russie comme dans les autres États successeurs, mais sa dissolution par le président Putin en 2000 reste un acte à la portée symbolique majeure.
- 7 Même s'ils s'en défendent, les auteurs ne peuvent ainsi échapper à une vision centrée sur les élites, même si celles-ci s'avèrent, plus que jamais, plurielles : les principaux acteurs sont des scientifiques et des ingénieurs (largement plus nombreux du côté des agresseurs que des protecteurs de l'environnement), des responsables de l'industrie, mais aussi des écrivains (Sergej Zalygin, présenté comme simple hydrologue p. 110), des journalistes et des passionnés d'études locales (le *kraevedenie*, repaire d'activistes environnementaux au xx^e siècle). Ouvriers et paysans kolkhoziens ne sont pas complètement oubliés, mais dans une perspective d'histoire du quotidien, il manque des données sur l'ampleur du braconnage, du trafic de bois à grande échelle pratiqué

par les fermes collectives (mentionné dans la presse des années 1960) et d'autres ressources, mais aussi sur les pratiques de récupération et de recyclage telles qu'elles ont existé, notamment, dans les autres pays du Bloc de l'Est en Europe. Plusieurs aspects de l'histoire environnementale russe au xx^e siècle manquent ici : en particulier l'évolution des représentations de la nature, mais aussi celle des villes, aux rapports complexes (parcs, forêts, écosystèmes spécifiques) avec leur environnement – la création du mouvement « Ecopolis » au début des années 1980 atteste de l'importance de ces questions pour une large partie des citoyens soviétiques. Des termes employés pour qualifier la vision ou le positionnement des acteurs auraient gagné à être explicités et historicisés : « productivisme » et « environnementalisme » - mais aussi, il faut le déplorer, « kulak » défini comme « classe de paysans » dans une approximation digne des discours officiels de la collectivisation (p. 94).

- 8 Certaines formules rhétoriques n'apportent rien à l'état des connaissances : faire de la nature un « ennemi » de l'État stalinien n'a pas de sens, elle est plutôt un champ de bataille comme en témoignent les représentations de Stalin en généralissime se penchant sur la carte du pays (voir par exemple l'affiche de 1949 intitulée de façon explicite : « Nous vaincrons aussi la sécheresse ! »). Le socialisme soviétique est difficilement assimilable à « une doctrine technocratique, scientifique et rationaliste » (p. 143), même si cette définition a pu correspondre à l'image qu'en avaient parfois les dirigeants de l'URSS ; il aurait mieux valu justement évoquer la « technocratisation » des instances de pouvoir sous l'effet des grands projets techniques, étudiée par Gestwa.
- 9 Au final, l'histoire environnementale de la Russie se trouve éclairée, sinon définitivement étudiée, par l'équipe d'auteurs. Il était sans doute trop tôt pour dresser un tableau définitif d'une histoire encore à l'étape des défrichements ; et il est dommage qu'une collection réputée pour son sérieux se contente d'un aussi médiocre travail d'édition. Au-delà de ces réserves importantes, cet ouvrage pionnier servira à poser des jalons en regard de nos autres connaissances disciplinaires sur un empire qui a marqué durablement le monde au xx^e siècle, et dont l'héritage demeure complexe, à toutes les échelles géographiques et temporelles.

NOTES

1. Voir en particulier *Èkologia i vlast' : 1917-1990* [Écologie et pouvoir : 1917-1990], M. :, Mezdunarodnyj Fond « Demokratia », 1999.
2. Murray Feshbach, Alfred Friendly, *Ecocide in the USSR : Health and Nature Under Siege*, New York : BasicBooks, 1992.
3. Joachim Radkau, *Nature and Power : A Global History of the Environment*, Cambridge : Cambridge University Press, 2008 [2000 pour l'édition allemande].
4. Klaus Gestwa, *Die Stalinschen Großbauten des Kommunismus : Sowjetische Technik- und Umweltgeschichte, 1948 - 1967*, Munich : Oldenbourg, 2010.
5. Sur ce sujet, voir Donald Filtzer, *The Hazards of Urban Life in Late Stalinist Russia : Health, Hygiene, and Living Standards, 1949-1953*, Cambridge : Cambridge University Press, 2010.

6. Douglas Weiner, *A Little Corner of Freedom : Nature Protection from Stalin to Gorbachev*, Berkeley : University of California Press, 1999.

7. Sur ce terme voir : Marie-Hélène Mandrillon, « Archie Brown, Seven Years that Changed the World », *Cahiers du Monde russe* [En ligne], 48 (4), 2007 <http://monderusse.revues.org/6103>

AUTEURS

LAURENT COUMEL

CERCEC, Paris – CEFR, Moscou